



Rei Ryu Philippe Coupey est un moine zen et un disciple de Taisen Deshimaru. Depuis longtemps, il pratique et enseigne au dojo de Paris, dans le cadre de l'AZI et dans de nombreuses sesshins de 'Sangha sans Demeure', organisées en France et en Allemagne par ses disciples. Il a publié 3 livres de Deshimaru, des commentaires sur les classiques du zen ainsi que des romans sous le pseudonyme de MC Dalley. Voir www.zen-road.org. Traduit de l'allemand par Mireille Pesenty.

Nous ne le savons pas

Jonas Endres : Avant que nous abordions le sujet de la mort individuelle, humaine, je voudrais parler d'une autre mort, la mort du Dharma, de l'enseignement bouddhiste.

Philippe Coupey : Quand tu as seulement comme disciples des gens qui bâillent ou seulement des personnes qui viennent simplement pratiquer l'assise avec toi mais qui pourraient le faire aussi avec n'importe qui d'autre, sans savoir vraiment de quoi il s'agit, qui ne lisent rien, avec lesquels il n'y a aucun échange et qui - de facto- pratiquent zazen pour de mauvaises raisons, comme par exemple, seulement pour le bien-être personnel... de telles personnes ne pourront rien transmettre, même pas la posture de zazen, l'assise, l'expiration et l'inspiration. Si ça se limite à ça, il n'y aura pas de transmission, pas de Dharma, pas de Grand Véhicule et pas de continuité. Bien sûr, il y aura peut-être une transmission (comment on porte le kimono, le kolomo et comment on chante les sutras), mais pas une transmission du Dharma.

J.E. : il me semble que cette question de la transmission a depuis toujours préoccupé les Maîtres Zen.

Ph.C. : Cela les préoccupait beaucoup plus que moi, c'est sûr. Je pense, là, à Bankei, complètement anéanti lorsque son premier disciple mourut, car pour lui, soudain, la transmission de son enseignement était remise en question. Cela m'a donné matière à réflexion, parce que ce gars-là, Bankei qui était très libre – on ne peut pas plus libre -, qui était très ouvert et n'a jamais voulu que son enseignement soit retranscrit, fut malgré tout aussi anéanti et je me demande si la mort de ce disciple ne pourrait pas être aussi une cause qui fait que la lignée de Bankei n'existe plus aujourd'hui. Alors, bien sûr, se pose la question : qu'est-ce qui demeure et qu'est-ce qui s'achève ?

Le zen Rinzaï était déjà moribond, était quasi mort, lorsqu'un des disciples du Rinzaï que l'on surnommait 'l'idiot' ou 'l'âne' décida de consacrer sa vie à faire connaître le zen Rinzaï. Cet 'âne' n'y parvint pas complètement, mais on pourrait dire que les descendants du Rinzaï ont continué. Cela a pris 2 ou 3 générations jusqu'à ce que quelqu'un remarque ce zen fort et profond et soudain, cent ans plus tard, la lignée Rinzaï fut reconnue. Mais si ses disciples n'avaient rien fait, rien ne se serait passé. Donc, quelle signification peut avoir le fait que la lignée qui est la tienne se maintienne ou non ? Je ne pense pas que l'on puisse discuter ainsi avec le cosmos en disant : « je veux que ma lignée perde ! ». C'est au cosmos de te dire si ta lignée va continuer ou non. C'est pourquoi ça ne sert à rien de fondre en larmes quand le disciple meurt : « je voulais pourtant que ce soit lui qui nous guide à travers le cosmos ! ». Bankei et beaucoup d'autres dont la lignée s'éteignit après leur mort, sont considérés comme des maîtres qui n'ont pas eu d'héritier - donc pas de lignée- et oui, ils n'ont pas eu de chance, les pauvres !

J.E. : Mais ton maître, Taisen Deshimaru, fut, lui aussi, à la fin de sa vie, très malheureux et remettait en question tout ce qu'il avait fait, se demandait s'il avait vraiment réussi à implanter le zen en Europe.

Ph.C. : Deshimaru était, à la fin de sa vie, pas du tout content de nous, ses disciples. Pourtant, sur son lit de mort, il a dit : « je vais revenir et alors, je vais vraiment éduquer mes disciples ! ».

Effectivement, nous n'étions pas bien au point dans la pratique du zen et nous manquions de maturité. Le lion ou le dragon qu'il était ne parvenait pas à nous contrôler, nous enseigner. Même pendant zazen, nous bavardions pendant qu'il enseignait. Au réfectoire, il devait sans arrêt réclamer le calme, le silence ; ça marchait pendant quelques minutes, puis nous recommençons à parler entre nous ou à flirter ! C'est pourquoi, il a dû nous séparer, les hommes d'un côté du réfectoire, les femmes de l'autre. Il nous disait souvent : « j'ai passé 15 ans ici à vous enseigner le zen, en vain. J'ai échoué. Si je pouvais recommencer ma mission, je n'irais plus en France, mais en Allemagne ! ».

Mais, à d'autres moments, il nous disait : « je vous ai transmis l'essence du zen. Maintenant, cela dépend de vous, ce que vous en ferez ». Il ne pouvait pas encore voir à l'époque ce qu'il avait créé et implanté. Nous étions encore comme des graines enfouies sous la terre avec, peut-être par ci, par là, quelques pousses, mais dans l'ensemble, pas encore visibles. Pourtant, aujourd'hui, 30 ans plus tard, la transmission de son enseignement est bien visible. En tant que godo, maître, je peux voir aujourd'hui ce que Deshimaru n'a pu voir. C'est grâce à lui que nous en sommes ici, aujourd'hui.

J.E. : Comment est-ce possible de suivre un maître qui est mort ?

Ph.C. : Après la mort de Sensei Deshimaru, beaucoup ont arrêté car ils aimaient seulement la personne de Deshimaru. Il n'était plus là, alors plus possible de le suivre. C'est une grande erreur, car de toute façon, on ne doit pas suivre le maître, on doit suivre ce qu'il suivait. Ton maître, si c'est un vrai maître, il ne l'est pas seulement pour la vie, mais pour l'éternité. Cela n'a rien à voir avec sa personnalité. Bien sûr la mort de Sensei, ce fut un choc pour moi comme pour tous. Ma première pensée fut que je pouvais, enfin, repartir à New-York avec ma femme et ma fille, là d'où nous étions venus ! Mais j'ai compris très vite que je ne pouvais pas partir, que ma place était à Paris pour

mettre en pratique, ensemble avec les autres, l'enseignement de Maître Deshimaru, car son enseignement avait laissé une profonde empreinte en moi et je voulais continuer à pratiquer cette voie qui nous fut transmise depuis des siècles et qui est au-delà de toute modernité.

J.E. : Est-ce que ta conception de la mort a changé lorsque tu rencontrais Maître Deshimaru et découvris l'enseignement bouddhiste ?

Ph.C. : Non, c'est ma façon de voir la vie qui a changé. Je devais vivre vraiment la vie et pas simplement, seulement, ne pas mourir. Ça, il faut le vivre. Quand on trouve une raison d'exister, ce que j'ai trouvé dans le Zen, dans la Voie, la vie devient quelque chose que l'on aimerait mener comme il faut jusqu'au bout. C'est ça qui a changé en moi.

J'ai eu un jour une altercation avec un chauffeur de camion brutal qui avait décidé d'en finir avec moi, de me supprimer parce qu'il pensait que je draguais sa petite amie qui était pour moi aussi une bonne copine. Alors, il m'a enfoncé sa cigarette dans la main et comme tous mes copains se sont écartés, j'ai compris tout à coup que j'étais tout seul et que je ne m'en sortirai pas sain et sauf. A cet instant, j'ai compris que ce qui est, c'est exactement ça et j'ai pensé : « Attends, j'ai pratiqué zazen pendant 10 ans avec Deshimaru et je suis toujours là à transmettre son enseignement ... Stop ! ça ne peut pas être la fin ! » Bien sûr, je ne pouvais pas aller plus loin dans mes pensées, mais tout à coup, cela signifiait : pas lui OU moi, mais lui ET moi, qui sommes ensemble. C'était un moment très fort. J'ai regardé le gars, sans aucune colère et mon visage doit avoir exprimé tout ça, tout ce que je viens de dire. Alors, voilà, soudain, il ne voulait plus me frapper, il a commencé à pleurer, car il avait pris conscience de son erreur et il a voulu me payer un verre, ce qu'il fit et tout se termina bien. Mais à l'instant où j'ai vu - pas moi, pas Philippe Coupey – mais celui qui avait quelque chose à transmettre aux autres, mon expression et mon regard ont changé et il s'est mis à pleurer. Sans le Zen, je me serais fait probablement démolir. Comme j'étais le plus faible, j'aurais certainement d'abord répliqué aux coups et ça se serait mal terminé ! (petit sourire entendu).

J.E. : Et pourtant, il y a des personnes qui pratiquent le zen qui ne protègent pas leur vie et même se suicident...

PhC : Ces dernières années, j'ai été confronté à beaucoup de suicides de personnes qui pratiquaient le Zen. Même à l'époque de Deshimaru, dans les années 70, il y a eu quelques cas de suicide. Sans arrêt, il se produit des suicides. Je ne sais pas si cela est révélateur de notre société, mais c'est un énorme gâchis. Là, je ne parle pas des personnes qui ont des maladies mentales ou de ceux qui souffrent de terribles handicaps physiques*, mais des gens qui sont dans un état normal, du moins physiquement, pour ainsi dire.

J.E. : Mais même des personnes 'normales' peuvent souffrir beaucoup ...

PhC : Evidemment, bien sûr ! Ils souffrent même terriblement, mais le suicide est encore plus terrible surtout pour ceux qui restent. Je ne crois pas non plus que la souffrance soit la cause principale du suicide, c'est plutôt la façon dont on gère la souffrance. La souffrance vient de la manière dont nous réagissons psychiquement à une situation à laquelle nous sommes confrontés. C'est différent pour chacun. D'autre part, souffrir n'est pas quelque chose de mauvais, c'est même, plutôt nécessaire ! C'est grâce à notre souffrance que nous pouvons pratiquer la Voie. Deshimaru a dit une fois que nous pouvions, dans la souffrance, trouver le vrai bonheur.

* note : Chez ces personnes, ce qui motive le suicide est complètement différent, étant donné que, par exemple, leur vie est maintenue seulement grâce à l'assistance médicale. C'est pourquoi nous devrions respecter et apporter notre soutien à leur désir de vouloir continuer à vivre ou de vouloir mourir.

J.E. : Cependant la souffrance peut parfois nous submerger à un point tel que le suicide apparait comme la seule issue pour se libérer de la souffrance...

Ph.C. : Quand on pense au suicide, c'est l'expression d'un grand aveuglement, parce qu'on croit que la mort du corps serait la mort de l'ego, c'est-à-dire la souffrance dans l'illusion alors que c'est complètement l'inverse. L'ego qui est tué par soi-même revient. Tant que des personnes potentiellement suicidaires ne prennent pas en compte le fait qu'ils sont là, non pas pour eux mais pour les autres, il se produira toujours des suicides et ces suicides sont absolument à l'opposé de la pensée bouddhiste : si on avait seulement besoin de prendre un peu de poison ou de se pendre, comme l'a fait Nicole, une amie proche qui pratiquait aussi Zazen, alors on n'aurait que besoin de faire ça pour se libérer de la souffrance et de l'illusion du moi, on n'aurait alors vraiment plus besoin du Bouddhisme. Juste quelques pilules et c'est bon...

J.E. : Que veux-tu dire par « l'ego qui est tué par soi-même revient » ?

Ph.C. : Quand on se tue, on tue la société entière, sa famille, ses enfants etc...
Ma mère s'est suicidée alors que je n'étais encore qu'un petit garçon, j'ai donc le droit de dire ça. Et aussi beaucoup d'autres que je connaissais se sont tués. La mort n'est pas une libération, le karma continue. Notre mauvais karma, tout comme notre bon karma va se réaliser ailleurs, chez d'autres.

C'est pourquoi nous devrions traiter ceux qui ont un très mauvais karma avec beaucoup, beaucoup de respect au lieu de les critiquer comme le font beaucoup de personnes religieuses, même parmi nous, bouddhistes. C'est pourtant toujours eux qui portent notre mauvais karma et nous devrions leur en être reconnaissants et les aider à porter leur fardeau au lieu de les condamner. Cela concerne par exemple les détenus que l'on enferme parce qu'ils sont dangereux. OK, d'accord sur le fait qu'on les enferme, mais nous devons alors les protéger et veiller à ce que leur vie derrière les barreaux soit aussi agréable que possible au lieu de les frapper et de les tourmenter.

J.E. : Dans le Zen, comme dans toutes les autres traditions bouddhistes, on porte une grande attention aux enseignements concernant la mort et le décès. Pourtant, malgré la religion et la philosophie, nous avons toujours encore peur de la mort.

Ph.C.: Zazen ne coupe pas les sentiments. Les gens croient ça, mais c'est faux. Zazen ne fait que libérer les sentiments, ce qui est fondamentalement autre chose.
Alors, oui, la mort fait souffrir l'être humain. Nous sommes malheureux quand des amis meurent et le fait que nous aussi nous devons mourir un jour nous rend malheureux ; la plupart du temps cela arrive quand nous ne sommes pas en bonne santé. Même si certains disent qu'il n'est pas nécessaire d'avoir peur de la mort, si nous n'avons pas peur de la mort,

c'est que nous ne sommes pas dans un état normal, n'est-ce pas... ?
La mort est juste après le moment où nous apparaissions sur terre.

J.E. : Et que se passe t'il après, selon l'enseignement du Zen ?

Ph.C. : Le ki- comme tu le sais, c'est l'oxygène, la nourriture- cette énergie a besoin d'un canal pour exister en tant qu'énergie humaine. Et si nous perdons ce canal qui est finalement notre corps et si notre vie prend fin, alors le ki part ailleurs. C'est la même chose pour les éléments dont se compose notre corps, ils retournent au cosmos. Ceci est l'enseignement bouddhiste. Notre chair redevient de la terre, notre sang de l'eau, notre chaleur le feu et notre respiration de l'air. Ainsi nous pouvons comprendre que l'univers dépend de nous, tout comme nous dépendons de lui. Nous sommes l'univers, le monde et la mort est absolument indispensable, sinon l'univers ne pourrait pas exister. C'est grâce à notre mort que l'univers peut vivre. Si nous ne mourrons pas, qui nourrira la terre afin que ceux que nous aimons puissent manger ? Qu'est-ce qui deviendrait la pluie, si ce n'est pas notre sang ? Qu'est-ce qui deviendrait air, si ce n'est pas notre souffle ?

Mais le fait que je meurs n'est pas important, pas plus important que la mort de quelqu'un d'autre. Ce qui est important, c'est d'avancer dans la vie, comme en Kinhin, la méditation en marchant, simplement un pas après l'autre, naturellement et tout à fait normalement. Quand on pratique la Voie, on va dans une direction connue et c'est pourquoi on sait où on va. Et ainsi on avance.

Le problème, quand on parle de la mort, c'est qu'on n'a pas le droit en fait d'en parler, parce qu'on ne connaît pas la mort et que personne d'autre non plus ne la connaît. Tout ce qu'on fait et qu'on peut faire, c'est d'expliquer ce qui est explicable. Je pense qu'on n'expliquera jamais ce qui est inexplicable, n'est-ce pas ? Et pourtant, toute l'affaire est inexplicable. Et comme c'est ainsi- inexplicable-, on ne peut pas faire autrement que de se remettre soi-même en question à chaque fois que l'on ouvre la bouche, surtout quand on parle de la mort. Nous avons un tas d'idées là-dessus, mais nous ne savons pas comment nous allons mourir, nous ne savons pas quel sera alors notre état d'esprit. Nous ne le savons pas.